

Inédito de Régine Robin. Primeira parte do livro **Parisphérique** que será lançado pelas Editions Stock, em Paris, no mês de setembro de 2013.
(enviado pela autora para Letras 46)

Paris mélancolie

Régine Robin

Dans une petite ville du sud des États-Unis, un homme dans la trentaine qui veut devenir écrivain s'essaie tous les jours à la rédaction d'un roman. Ce serait le grand roman du Sud, des petites villes où il ne se passe jamais rien en apparence, le roman de l'ennui quotidien, le roman d'Un Hopper de l'écriture. Vic, appelons-le Vic, est un personnage de roman lui-même non pas de Faulkner mais d'un autre romancier dont j'ai oublié le nom. Vic passe tous les matins devant la vitrine de l'unique librairie du centre-ville et reste fasciné devant les livres qu'il voit sous ses yeux. Tous les dix jours environ, le gérant de la librairie change sa vitrine, et ce jour là, Vic voit de nouveaux titres qui le font rêver. Se peut-il qu'il continue son roman sans avoir pris connaissance de cet ouvrage qu'il ne connaît pas, dont il n'a jamais entendu parler? Vic rentre dans la librairie, achète le livre en question et disparaît. Il va se jeter sur l'ouvrage, passera deux ou trois jours à le dévorer. Il notera les idées qui lui viennent sur un petit carnet, la façon dont le livre l'inspire, relèvera même quelques lignes ici et là. Avant de se remettre à son roman, il fera sa visite à la librairie au centre de la ville et verra dans la vitrine un autre livre dont il ignore l'auteur. Le même scénario recommencera. Le lecteur a vite compris que Vic n'écrira jamais son roman car il y aura toujours un nouveau livre qui l'attendra à la vitrine de la librairie.

1

La même déconvenue risque d'arriver à tous ceux qui décident d'écrire sur Paris, car comment entamer Paris, loin de la «carte postale» qui a fait l'émerveillement des spectateurs de *Midnight in Paris* récemment? Comment le traverser, le parcourir, l'évoquer, le représenter sans succomber à l'angoisse de la réification, de la fossilisation, à la peur de la pétrification? Comment sauver l'éphémère, le fugitif sans le figer? Comment éviter en un mot, la destruction de la ville par son image même? Se rappeler que Raymond Depardon s'est souvent refusé à filmer et à photographier Paris tant il craignait le regard trop usé, trop saturé, trop formaté de la capitale. Quels remèdes à ces clichés? Comment faire circuler les paroles, les dialogues, les discours, les images, les chansons en dehors du déjà-dit, du déjà-là, du déjà vu? La nostalgie est peut-être inévitable, mais la nostalgie de quoi et de quelle époque? Faut-il remonter à Victor Hugo et Baudelaire mélancoliques devant leur Paris perdu, charcuté par les travaux d'Hausmann? A chacun son «avant». Jean-Claude Clébert évoquait une série de cartes postales d'avant la guerre de 1914 qui étaient «pleines de vie, rues fourmillantes et peuple sur le pas de la porte, groupes heureux ou malheureux, mais regardant bien en face l'opérateur sous son torchon noir, photos naïves mais prises sur le vif, à l'instant où le cocher lève son fouet, où la belle dame tresse ses jupes, où la guimbarde déambule et vire au coin, séries de petits métiers, personnages anachroniques qui vivaient au jour le jour et s'en trouvaient fort bien, les derniers arpenteurs et flânocheurs de trottoir, musiciens ambulants, chanteurs des cours, joueurs d'orgue de Barbarie, marchands d'habits à pie, colporteurs d'articles de caves, bouquetières, rémouleurs, rétamateurs, réparateurs de porcelaine, rempailleurs de chaises,

loueurs de bateaux aux Tuileries, vendeurs du petit vent du Nord, tondeurs de chiens sur le quai, matelassières sous les ponts, charmeurs d'oiseaux dans les squares et de-ci de-là des bonhommes originaux connus et inséparables de leur quartier...»¹ Et d'opposer à ces anciennes cartes celles des années 50 où ne trouve plus que des monuments et qui n'ont aucun intérêt: «le Paris crevé mort debout sur ses assises historiques».

Nous ne rencontrons plus depuis longtemps ces rémouleurs et réparateurs de porcelaine. Aurions-nous alors la nostalgie d'un Paris de René Clair, de ses toits de Paris ce merveilleux film de 1930? Mais il y a un énorme décalage entre le «vrai» Paris des années 30 et le Paris reconstruit en studio par le décorateur Lazare Meerson. D'ailleurs ce Paris est plutôt celui de 1900 avec ses bals musettes, ses flonflons, ses rues à pans coupés et ses escaliers pittoresques. Plus près de nous, Robert Sabatier confiait en 1986, après avoir critiqué le «faux Montmartre» des touristes: «Ce que j'aime encore, ce sont les ruelles, les petits bistrotts, les bureaux de tabac où je retrouve des odeurs d'antan» Il regrette les terrains vagues où «on jouait aux cow-boys ou à Tarzan» et le fait que les familles désormais, «figées devant le poste de télévision» ne se connaissent plus entre elles. Mais il refuse de se laisser aller au pessimisme «il suffit que je lorgne du côté des jeunes pour ne point désespérer; une neuve génération tente d'inventer un nouveau sourire, de créer des réseaux de communication entre les êtres par le regard, la parole, la musique. Elle invente des lieux qui lui ressemblent. Allons, Montmartre n'a pas tellement changé

3

1 Jean-Claude Clébert. *Paris insolite*. Paris. Denoël 1952. Éditions Folio. P. 252-253 .

puisque ses habitants l'aiment toujours autant... Quoi qu'on fasse, on n'empêchera pas la Butte Montmartre d'être un village dans la ville».²

4

Un personnage d'un roman de Robert Bober fait visiter une cave du quartier de Ménilmontant où un peintre a utilisé tous les murs et tous les couloirs pour faire revivre le quartier et toutes ses rues: «des plaques, peintes, elles aussi, en donnaient les noms: rue des Couronnes, rue de Belleville, rue des Envierges, bien sûr, puisque nous y étions, la rue Vilin avec son escalier et la passerelle de la Mare dominant la gare de la petite Ceinture.»³ Le peintre n'avait pas oublié les becs de gaz de l'époque, les maisons de guingois, parmi lesquelles celle de Casque d'or avec une photo de Simone Signoret.

Je suis d'autant plus sensible à ce «morceau de Paris» reconstitué que ce quartier a été le mien, celui de mon enfance. Parmi les rues reconstituées par le peintre, sans doute le Passage Ronce qui faisait communiquer la rue Julien Lacroix et la rue des Couronnes. J'ai vécu personnellement la destruction de ce vieux quartier. Nous avons été chassés de notre "taudis" du 18 Passage Ronce, Paris XXe en 1959. Dans cet «îlot insalubre» nous avions de l'eau à l'évier mais les toilettes étaient sur le palier, des toilettes à la Turc cela va sans dire, et nous n'avions pas de salle de bain. Une fois par semaine nous allions aux "Bains-Douches" établissement exotique non loin de mon école où nous achetions notre part de savon Cadumet une poudre

2 Robert Sabatier cité par Marie-Claire Bancquart. *Paris dans la littérature française après 1945*. Paris. La différence. 2006. P. 32.

3 Robert Bober. *On ne peut plus dormir tranquille quand on a ouvert les yeux*. Paris. POL. 2010. P. 27.

qui sentait bon la lavande pour mettre dans le bain. C'était le grand luxe. On se décrassait en chantant. C'était le samedi matin ou le dimanche matin, je ne sais plus. L'escalier du 18 Passage Ronce laissait à désirer. Souvent la minuterie était en panne, si bien qu'il fallait monter dans le noir, savoir où la marche était défoncée, où elle glissait. De temps à autres, un drame éclatait, trouant le calme de la nuit, troublant le clair de lune au-dessus de notre maigre figuier – mais oui, il y avait un figuier au milieu de la cour –; qu'un Algérien entretenait avec amour. Ce passage Ronce.! Eric Hazan le mentionne dans son beau livre: *l'invention de Paris*. Il n'y a pas de pas perdus. Citant un témoin de la répression qui suivit les journées de juin de 1848, il évoque ce passage Ronce dans un petit bois de Ménilmontant (alors encore en banlieue) où l'on fusilla des hommes parce que leurs mains sentaient la poudre. ⁴ Vieux Paris révolutionnaire.! Qu'en reste-t-il?

5

Nous fûmes relogés dans les HLM de la rue Botha, heureusement à deux cents mètres de là, en haut de la rue des Envierges. Marcel Froux en 1962 s'extasie devant la construction des 125 logements HLM (où nous avons été relogés) en 1962: «ce groupe apporte une impression d'oasis et d'évasion. D'oasis, parce que la composition des bâtiments, l'un en ligne, perpendiculaire à la rue des Couronnes et du Transvaal, l'autre sensiblement carré, a permis la réalisation d'espaces plantés qui se prolongent d'un côté par un talus parsemé de bouquets d'arbres et gravi par le pittoresque escalier Piat, l'un des cadres du ballon rouge et de l'autre, par le terre-plein Alexandre-Luquet. D'évasion, parce que la

4 Eric Hazan. *L'invention de Paris*. Il n'y a pas de pas perdus. Paris. Le Seuil. 2002. Folio. P. 377.

disposition adaptée permet à presque tous les occupants de jouir d'un panorama splendide, comparable à une vue d'avion de Paris et de sa banlieue ouest».⁵

6 Nous n'avions pas de panorama quand nous avons été relogés mais nous avons le sentiment d'avoir gravi les barreaux de l'échelle sociale. Trois pièces, avec une grande cuisine, une salle-à-manger donnant sur un balcon et surtout, une salle de bain avec douche et baignoire et des toilettes. Des toilettes à l'intérieur de l'appartement. Un luxe! Au début chacun s'y enfermait longtemps. Il fallait tambouriner à la porte pour se faire libérer les lieux. Un HLM en plein Paris, tout neuf, à deux cents mètres de notre défunt passage Ronce. Le même quartier. Quel bonheur!

Tout le monde n'a pas eu la même chance. Certains ont été relogés dans des banlieues sinistres à une heure de train. Ils venaient tout de même au bistrot du coin tous les jours s'ils étaient à la retraite. Ils restaient presque toute la journée en face d'un petit ballon de rouge et de France-Soir, du Parisien, plus rarement de l'Humanité et repartaient le soir vers leur nouvel habitat sans âme. C'est qu'on était bien dans notre "îlot insalubre no 7". Des taudis, bien sûr, mais on y était habitué.

Raymond Queneau a parlé de ce coin de Paris, à Belleville Ménilmontant.

5 Cité par Simon Texier. *Paris contemporain*. Parigramme. 2011. P.122.

«Avis d'appel d'offres
travaux de démolition
îlot insalubre no 7
(il n'y a pas que pendant les guerres que s'élucubre la
démolition des îlots insalubres)
l'atoll en question baigne dans la rue des Couronnes
la rue Julien-Lacroix
La rue d'Eupatoria la rue de la Mare et le passage
Notre-Dame-de-Lacroix

Il y a toute une partie de ma vie dans cette page de Raymond Queneau. Plus loin il parle de l'Église Notre-Dame de Lacroix. Je passais tous les jours devant pour aller et revenir de l'école communale de la rue Étienne Dolet. C'était un repère familier. Il évoque la rue Bisson. C'est là que mon père avait son salon de coiffure. Raymond Queneau poursuit: Une plaque rappelle qu'au 23 un adjudant

7

F.T.P.
Fusillé par les Allemands à vingt et un ans
Ici et là poussent des achélèmes...»

Ces HLM sont peut-être ceux de la rue Botha où nous avons été relogés ou ceux qui ont pris place après la démolition de passage Ronce. Quant à la plaque du F.T.P, elle résume la mémoire du quartier. Une vie sous la plume du poète.

Vieux Paris révolutionnaire.! Qu'en reste-t-il?. Paris a été ravagé ainsi que sa mémoire. Ne faut-il pas suivre Guy Debord quand il dit qu'on a puni les Parisiens dont les multiples insurrections ont fini par indisposer la bourgeoisie. On a repris les propos de «l'infâme» Isnard en 1793: «: «Si, dis-je par ces insurrections toujours renaissantes , il arrivait qu'on portât atteinte à la représentation nationale – je vous le déclare au nom de la France entière, Paris serait anéanti; bientôt on chercherait sur les rives de la Seine si cette ville a existé.»»⁶ ?

8 Cette nostalgie n'est pas uniquement la mienne. Elle véhicule une image de Paris qui nous est familière. C'est elle qui a façonné l'imaginaire de Paris, c'est elle qui perdure en dépit des immenses transformations de la ville. C'est que Paris est une ville mythique comme Roger Caillois en a magnifiquement rendu compte. Ville-texte, ville-image, ville-pierres, ville-sons. Un océan de poèmes, de phrases-déclics, d'idées, de représentations; une cristallisation d'images, de photographies, de scènes cinématographiques, de peintures, de cartes postales, de bruits, de lumières, le jour, le soir, la nuit; de mémoires révolutionnaires de Gavroche à la Commune et au Front populaire, du Paris de la Libération au Paris de la tradition communiste du 1^{er} mai au Mur des Fédérés, de la Mutu à la fête de l'Huma et à Mai 68. Une boule de cristal kaléidoscopique, cacophonique faite de cette épaisseur culturelle, écheveau inextricable de signes, de lambeaux de phrases et d'images. Ce sont en permanence les plis sinueux des vieilles capitale où tout même l'horreur tourne aux enchantements, c'est la passante qu'on croise éternellement

6 Guy Debord. *Panégryrique* (1989). Œuvres. Gallimard, Quarto. 2006. P.1672.

— Ô toi que j’eusse aimer ô toi qui le savais — c’ est la fourmillante cité, c’est la forme d’une ville qui continue à changer plus vite hélas que le cœur d’un mortel, ce sont les soirs de Paris toujours ivres du gin. Paris écrit, mis en scène perpétuellement et de mille façons... Poétisation de la civilisation urbaine dit Caillois, véritable mythe révélateur des destins! Ce sont ces éternels flâneurs des deux rives, des dérives et des rêves, ce sont les amoureux du baiser de Doisneau, les enfants en haut des marches de la rue Vilin de Willy Ronis, le pavé mouillé et les réverbères du Paris de Brassai, c’est le métro Barbès reconstitué par le génie d’Alexandre Trauner pour les Portes de la nuit de Marcel Carné avec les enfants qui s’aiment chantés par Fabien Loris et les feuilles mortes par Yves Montand. Ce sont les toits de Paris, cet océan d’ardoise et de zinc pas seulement ceux de René Clair, c’est la ville vue du haut de la rue Piat dans l’Homme qui dort de Bernard Queysanne d’après le roman de Georges Perec, c’est Zazie qui veut prendre le métro alors qu’il est en grève, c’est Queneau qui court les rues pendant que Jacques Réda et Jacques Roubaud qui les revisitent. L’air de Paris et son gris si particulier, le noir et blanc, les enseignes lumineuses, la nuit des noctambules, le nom des rues, le métro aérien et sa poétique en particulier les plans indicateurs lumineux d’itinéraires, les anciens indicatifs du téléphone, les cafés, les vieux bistrotts surtout. Faut-il continuer? Du Paris de Balzac à celui de Zola, du Paris de Fantômas à celui des Surréalistes, Du Paris des romans de Simenon jusqu’à celui de Léo Malet, toutes ces mythographies mille fois réélaborées toutes ces sédimentations culturelles et historiques qui ont fini par nous définir,

9

par faire partie de nous-mêmes, incitent à la nostalgie, à la mélancolie devant ce qui s'est perdu, simplement devant le temps qui a passé, la vie qui s'est écoulée.

La nostalgie, cependant peut être mauvaise conseillère. Thierry Jonquet nous le rappelle avec son ironie féroce: «Au-delà des apparences idylliques, quelle détresse! Pensez-donc! Qu'elle était belle, la rue des Envierges, aux pavés disjoints et luisants sous la pluie, quand les gamins tuberculeux y crachaient leur sang! Comme ils étaient séduisants, les escaliers moussus de la rue de la Mare, du temps où les «yids» s'entassaient dans les soupapes, où les Arméniens dansaient devant le buffet! Qu'il faisait bon vivre dans ce Paris désormais disparu, à l'époque où les moricauds rescapés du massacre de 14-18 - chair à canon déportée des colonies, hébétée, hachée par la mitraille-tendaient leur sébile dans des flonflons de bal patriotiques! Comme ce devait être doux de prendre le funiculaire du Faubourg du temple pour regagner le taudis rongé par les poux, la gale et les punaises, après une journée de travail de plus de douze heures!...»⁷

Il faudra nous en souvenir.

Bribes de mémoire.

On pourrait aborder Paris par sa mémoire fragile et demi effacée? Ne pas craindre alors la superposition d'images, leur feuilleté, leur circulation, ne pas craindre cette sémiotisation généralisée. Ce serait un Paris feuilleté à l'image de Rome envisagé par Freud quand il comparait l'appareil psychique et l'inconscient à un espace où rien n'e serait détruit, où tout serait présent.

7 Thierry Jonquet. *Jours tranquilles à Belleville*. Paris. Éditions Méréal. 1999. P. 16-17.

C'est ainsi qu'un spectateur qui se trouverait sur la place du Panthéon à Rome verrait «non seulement le Panthéon d'aujourd'hui, tel qu'Adrien nous l'a légué, mais aussi sur le même sol le monument primitif d'Agrippa; et ce même sol porterait encore l'Église de Maria SopraMinerva ainsi que le temple antique sur lequel elle fut construite. Il suffirait alors à l'observateur de changer la direction de son regard, ou son point de vue, pour faire surgir l'un ou l'autre de ces aspects architecturaux.»

Peut-on alors imaginer que le Paris d'avant Haussmann tel que le voient Baudelaire, Victor Hugo et Marville subsisterait en même temps que les percées du Second Empire, où le Paris des années 30 et des années 50, celui de de Willy Ronis, de Robert Doisneau, des films de Marcel Carné ou de Julien Duvivier, celui de Dabit, de Simenon, de Léo Mallet coexisterait avec celui des restructurations des années 60, où le vieux quartier de la Bastille avec sa gare n'aurait pas disparu sous les bulldozers de la construction de l'Opéra, où la vieille gare Montparnasse se superposerait à la nouvelle, et où les fantômes de cette époque, en noir et blanc, de même que les voix qu'on entendait, auxquelles on parlait après avoir composé un numéro à indicatif ancien (comme le mien autrefois: JUS 37 32) n'auraient pas disparu?

11

Le narrateur de Dora Bruder de Patrick Modiano évoque le malaise qu'il a ressenti devant Premier rendez-vous, un vieux film que Dora Bruder aurait pu voir et où il est question d'une fugue.

Ce malaise provient de la luminosité particulière du film, d'une sorte de voile qui semble recouvrir les images et accentue les contrastes. Et brusquement il a une révélation. C'est le regard des spectateurs de l'époque qui imprègne la pellicule où, le temps de la projection, ils oubliaient leur malheur. «et tous ces regards, par une sorte de processus chimique, avaient modifié la substance même de la pellicule, la lumière, la voix des comédiens.»⁸ C'est donc que les inconnus, les disparus laisseraient des traces comme les quartiers perdus? Dans la Rue des boutiques obscures, le personnage amnésique qui essaie de savoir qui il est, de se retrouver lui-même, en entrant et en sortant d'un immeuble de la rue Cambacérés est saisi d'une étrange impression : «Je crois qu'on entend encore dans les entrées d'immeubles l'écho de ceux qui avaient l'habitude de les traverser et qui, depuis, ont disparu. Quelque chose continue de vibrer après leur passage, des ondes de plus en plus faibles, mais que l'on capte si l'on est attentif. Au fond, je n'avais peut-être jamais été ce Pedro McEvoy, je n'étais rien, mais des ondes me traversaient, tantôt lointaines, tantôt plus fortes et tous ces échos épars qui flottaient dans l'air se cristallisaient et c'était moi»⁹. Ces ondes sont à l'image d'un étang où, selon une romancière anglaise se déposent, «par couches successives, les échos des voix de tous les promeneurs qui ont rêvé sur ses bords. L'eau moirée conserve pour toujours ces échos et, par les nuits silencieuses, ils se mêlent les uns aux autres...»¹⁰

8 Patrick Modiano. *Dora Bruder*. Paris Gallimard. 1997. P. 82.

9 Patrick Modiano. *La rue des boutiques obscures*. Paris. Gallimard. 1978. Folio. P. 124.

10 Patrick Modiano. *Fleurs de ruine* Paris. Le Seuil. 1991. P 103.

D'anciens numéros de téléphone ne sont plus attribués mais des voix en parviennent comme une circulation invisible, parallèle, des «fantômes de voix». Il y a aussi ces «corridors du temps» où l'on croit reconnaître quelqu'un quarante ans après, au hasard dans la rue, mais on est seul à avoir vieilli. La personne qui est là en face de nous, ne nous reconnaît pas, elle ne peut nous parler. Elle se meut dans un autre temps. «Mais un jour par miracle, nous emprunterons le même corridor. Et tout recommencera pour nous deux dans ce quartier neuf»¹¹. Le quartier neuf dont parle Patrick Modiano dans ce passage est le nouveau 13^e. Il se pourrait que, si des fragments de souvenirs peuvent surgir partout, ces rencontres impossibles ne soient possibles, paradoxalement, que dans les quartiers neufs, sans passé. Un des personnages de Modiano s'est acheté un carnet sur lequel il note tous les souvenirs qui lui viennent en mémoire. Entre ces différents fragments, pas de lien. Derrière ces dates, ces souvenirs, ces visages, ces lettres perdues, tout est devenu une matière sombre, infinie dont il ne capte que quelques scintillements. Remonter le temps, retrouver le temps perdu, mais l'espace? Mais les quartiers de Paris? Démolis, défigurés?

13

Certaines des stations de métro sont un hymne aux héros de la Résistance. C'est dans le métro que le 23 août 1941, à la

11 Patrick Modiano. *L'Horizon*. Gallimard. 2010. P. 128.

Station Combat, que Fabien abattît un officier allemand. En 1945, la place Combat et la station de métro deviendront Place et station du Colonel Fabien. Non loin de là, la station Stalingrad commémore la célèbre bataille que l'armée rouge remporta sur celle de l'Allemagne nazie et qui fit basculer le destin de la Seconde Guerre mondiale. Le réseau métropolitain est ainsi tissé de noms de héros de la Résistance : Charles Michels sur la ligne 10 remplace la station Beaugrenelle, Corentin-Cariou sur la ligne 7, Pont-de-Flandre, Guy Mœquet sur la ligne 13 prend la place de Marcadet-Balagny tandis que Lancry sur la ligne 5 devient Jacques Bonsergent. Max Dormoy remplace Torcy et La Trinité se transforme en Trinité Estienne d'Orves. Ils sont si nombreux ces noms, comme sur les plaques qu'on trouve le long des rues de Paris et qui sont parfois fleuries au mois d'août. Mais qui les connaît et qui s'y arrête? Qui, dans le métro sait à qui ils renvoient, de qu'elle mémoire ils relèvent? Mémoire vive, mémoire morte? Mémoire en attente d'être à nouveau présente, accompagnant les milliers d'itinéraires de ceux qui n'en finissent pas de traverser Paris. Ce sont des voix qui chuchotent à l'oreille des voyageurs entre deux stations. Il y a les plaques le long des rues qui nous disent que tel jeune avait 22 ans quand il est mort pour libérer Paris en août 1944. Elles sont innombrables mais certaines ont disparu dans la rénovation des quartiers populaires. Il y a, plus récentes ces plaques noires aux murs des écoles nous rappelant qu'on a arrêté

des enfants juifs et qu'ils ont été déportés, comme celle qu'on trouve sur les murs de l'école de garçons de la rue Julien-La-croix, la plus proche du Passage Ronce où j'habitais «A la mémoire des élèves de cette école déportés de 1942 à 1944 parce qu'ils étaient nés juifs, victimes innocentes de la barbarie nazie avec la complicité active du Gouvernement de Vichy.

Ils furent exterminés dans les camps de la mort»

Le 10 avril 1999.

Des plaques, des noms, quelques bâtiments qui indiquent encore qu'ici et là s'est passé tel événement.

«longtemps, longtemps

Après que les poètes ont disparu

Leurs chansons courent encore dans les rues»

dit la chanson. En est-il de même des luttes d'autrefois et de leur inscription dans les rues de Paris?

15

Dans le livre de Robert Bober évoqué ci-dessus, Bernard, le personnage narrateur revient dans le bistrot de la rue Compans, Le bistrot de Victor, derrière la Place des Fêtes où il a été engagé comme figurant dans Jules et Jim de François Truffaut. Il y rencontre souvent un singulier personnage, énigmatique qui sait tout de la Commune de Paris, totalement identifié à son combat, à son destin à ses chansons. Il a prêté à Bernard l'Histoire de la Commune de Paris de 1871 de Lissagaray, livre introuvable dans une édition de 1929. Il a noté sur une feuille une phrase du livre qui l'avait frappé:

«Les Versaillais égorgent dans Paris et Paris l'ignore. La nuit est bleue, étoilée, tiède, chargée des parfums du printemps. Il y a foule au théâtre. Les boulevards ruissellent de vie»¹²
 Et Bernard de se demander si l'Histoire ne s'était pas répétée, si ce 16 juillet 1942 où plus de 16000 hommes femmes et enfants furent arrêtés et conduits en autobus au Vel d'Hiv, si on n'avait pas eu affaire à la même indifférence, la même «ignorance» ignorance faisant écho à celle de la Semaine Sanglante. Comme les morts de Charonne porté en terre vers le Père Lachaise par plus d'un million de personne par une froide journée de février. Une mémoire des luttes, des victoires et des défaites toujours recommencées, qui suit les mêmes itinéraires dans la ville ; La Bastille, la Nation, La République. Une mémoire des barricades, celles de 1830, celles de 1848 (celles de février, mais aussi celles de Juin), celles de la Commune et de la Libération de Paris. Même en 1968, le souvenir de la barricade était encore actif, plus que symbolique.

Dans mon enfance, lorsque l'école de la Communale de la rue Étienne-Dolet allait rue Ramponeau où la dernière barricade de la Commune avait résisté face aux Versaillais, et que le nom de Thiers était prononcé par l'institutrice, c'était un Hou ! tonitruant, un rejet du fond des tripes. Hautes comme trois pommes nous étions toutes des Gavroche. C'est une mémoire diffuse qui affleure dans les interstices des pierres, des immeubles rebâti à la place des nôtres, du macadam (il n'y a quasiment plus de pavés), une mémoire de l'ombre qui parcourt la ville souvent à l'insu de ses habitants mais prompte à

12 Robert Bober. On ne peut dormir.... Op. Cit. P.235.

resurgir les jours de manifestation, de 1er mai ou de montée au Mur des Fédérés. Les fantômes des Communards sont-ils encore présents ? Thierry Jonquet se demande ce que penserait ceux de Flourens, de Delescluze, de Blanqui, mais aussi «ceux des presque anonymes, le cordonnier PUGET, qui tenait échoppe rue Julien-Lacroix, le courtier en lingerie Charles Ostyn, établi rue Rébeval, ou le peintre sur porcelaine Émile Oudet, tous élus de Belleville, du Belleville de la Commune...»¹³

Mémoire palimpseste, surgissant par couches, par strates, par un tressage, par tissage imprévu, par montage, par bribes, fragments de conversations, de meetings, de réunions, par la rumeur des grandes foules, des manifestations, des mots d'ordre, des chansons, des slogans, des banderoles, des morceaux d'histoire stratifiés, écroulés à demi, des bouts de réunions dans des préaux d'écoles à la veille de municipales, de législatives, de cantonales, de présidentielles, de référendums. Y-a-t-il un «génie du lieu» qui maintient quelque chose des clameurs et des luttes du passé?

17

Le pli des rêves.

Ce serait aussi une mémoire fictionnelle qui prendrait Paris dans les plis de ses rêves!

Didier Blonde dans *Carnet d'adresses*¹⁴ s'invente une topographie, une psychogéographie littéraire. A l'âge de douze ans, il découvrit que «Arsène Lupin habitait à côté

¹³ ThierryJonquet. *Jours tranquilles à Belleville*. Paris. Éditions Méréal. 1999. P.41.

¹⁴ Didier Blonde. *Carnet d'adresses*. Paris. Gallimard. 2010.

de chez moi, et je ne le savais pas»¹⁵ Cette découverte le bouleverse. Une rue à ses yeux anodine est soudain porteuse d'énigmes et de mystères. Il se met alors à suivre quelques-uns de nos héros fictifs les plus connus. N'est-ce pas rue des Neuve-Sainte Geneviève (aujourd'hui la rue Tournefort) que se dressait la Pension Vauquer? Listes infinies : Edmond Dantès au 30 Avenue des Champs-Élysées, Jean Valjean au 7 rue de l'Homme Armé, Benjamin Malaucène au 78 rue de la Folie-Méricourt, Nestor Burma rue des Petits-champs, Mathieu Delarue des Chemins de la liberté de Sartre rue Huyghens, Le Commissaire Maigret au 132 Boulevard Richard-Lenoir...

18 Toute cette épaisseur culturelle et textuelle l'encombre un peu: «Paris est encombré de silhouettes fugitives qui m'entraînent à leur suite : Maldoror et Mervyn rue Vivienne, Louise Lame et le Corsaire Sanglot rue du Mont-Thabor, Des Esseintes à la gare Saint-Lazare, Bob et Bobette, Luc et Marcelle, Victoria Klimentiev, Horacio Oliveira, Rodolphe et Mimi, et tous les autres que je crois surprendre à chaque coin de rue. Même si de temps en temps, je me dis que c'est un peu triste, à trente ans, d'avoir pour seuls amis Arsène Lupin, Nadja, Adèle Blanc-sec, la Sibylle ou Mirabelle».¹⁶

Parfois la même adresse renvoie à une superposition de destins, à de multiples mémoires textuelles. Véritable palimpseste, elle traverse le temps. Il en est ainsi du 45 rue de Courcelles dans le Paris haussmannien des beaux quartiers. Numéros déjà vus et entendus qui sont l'écho de plus vieilles histoires. Henri Guise, un personnage de

15 Didier Blonde. Op. Cit. P.11.

16 Didier Blonde. *L'inconnue de la Seine*. Paris. Gallimard. 2012. P. 18.

Quartier perdu de Patrick Modiano s'enferme au 45 rue de Courcelles dans un appartement au 2^e étage de l'immeuble par un jour de grande canicule: «immense appartement avec sa salle en rotonde [qui] a comme précédents locataires la famille Proust de 1900 à 1906»¹⁷ et qui joue un certain rôle dans la fiction proustienne. Il arrive cependant que des adresses devenues célèbres soient tout à fait fictives, elles-mêmes. Le 11 rue Crubellier adresse de l'immeuble de *La vie mode d'emploi* de Georges Perec n'existe tout simplement pas. Perec disait qu'on la trouvait dans le 17^e arrondissement prenant en écharpe les rues Médéric, Jardin et de Chazelles, mais elle ne figure en fait sur aucun plan de Paris. La rue a été inventée. D'autres fois, ce sont les numéros qui sont fautifs dans des rues bien réelles. Le 39 bis rue Ornano où Ingrid Teyrsens de *Voyage de noces* de Modiano est censée habiter dans un hôtel, en bordure de la porte de Clignancourt à la périphérie de la ville, n'existe pas. En revanche Dora Bruder, elle, a bien habité au 41 Boulevard Ornano.

19

Il y a enfin des adresses que l'auteur a réussi à rendre célèbres par la force même de son écriture. Elles sortent de l'anonymat, de l'ombre et s'incrument dans nos mémoires. Il en est ainsi de la rue Vilin du 20^e arrondissement tout près de mon Passage Ronce. Deux rues voisines du même quartier près de la rue Julien-Lacroix, aussi pittoresques l'une que l'autre, typiques du vieux Paris populaire et artisan et toutes les deux détruites, prises dans la rénovation de Belleville-Ménilmontant. Détruites, c'est peu dire! On n'en voit même plus le tracé. La rue Vilin a laissé place au Parc de Belleville

17 Didier Blonde. *Caernnet d'adresses* Op. Cit. p 34.

et le Passage Ronce, totalement effacé a été remplacé par des HLM en face de la rue des Couronnes. L'une a été photographiée par Willy Ronis (en particulier les escaliers du haut de la rue), l'autre par Henri Guérard. Mais alors que Perec a choisi la rue Vilin, la rue de son enfance où sa mère tenait un salon de coiffure avant de disparaître à Auschwitz, comme un des douze lieux de Paris qu'il avait retenus en vue d'une expérimentation d'écriture – la rue revient plusieurs fois dans son œuvre- elle a fait l'objet d'un merveilleux film de Robert Bober¹⁸ – mon Passage Ronce obscur et sans grade n'a pas réussi à se frayer un chemin pour trouver sa place dans la mémoire collective de Paris.

Revoir Paris.

Ce serait plutôt une scène inaugurale, une scène de genre, celle du retour à Paris après un séjour en Province ou à l'étranger.

Revoir Paris
 Un petit séjour d'un mois
 Revoir Paris
 Et me retrouver chez moi
 Seul sous la pluie
 Parmi la foule des grands boulevards
 Quelle joie inouïe
 D'aller ainsi au hasard

Qui n'a pas fredonné ces paroles de Charles Trenet, cette mélodie les larmes aux yeux ? Nous sommes des milliers à avoir éprouvé ce même frémissement. Deux exemples entre mille :

18 Robert Bober. En remontant la rue Vilin. Film de 52 mn. 1992.

«J'ai toujours ressenti une joie intense en retrouvant Paris, en descendant dans le métro en retrouvant cette vie qui ne s'arrêtait pas, cette ville qui ne dormait jamais tout à fait. Les aubes sur la Seine, au bout d'une nuit de palabres et de polémiques, qui s'achevait dans un bouge des vieilles Halles. Toutes les villes de France et d'Europe me passionnaient et, pourtant, mon aventure, c'était de revenir à Paris, au terme de chaque voyage» écrit Guy Konopnicki dans un livre pourtant nostalgique et rageur. Michel Deguy, quant à lui, n'a pas assez de mots pour évoquer l'instant du retour: «Aimer Paris sans cette «première fois» est-ce possible? Je sais que j'aime Paris parce que, dans le voyage, ce que j'aime surtout, c'est revenir. D'où que j'arrive, même après deux jours seulement chez des voisins, Athènes, Oslo ou Lisbonne, j'aime rentrer, reprendre tangence en douceur avec le plancher de Roissy ou d'Orly, fendre la banlieue par ses falaises vineuses (eux les Hébreux, moi Pharaon) déplier la ceinture périphérique, dépiauter les faubourgs, compter à rebours les arrondissements jusqu'au cœur... Bourgeois de Paris? Oui.... A peine Butor avait-il publié son *Je hais Paris*, je sautai sur le papier et commençai j'aime Paris».

21

Le guide du Routard n'est pas en reste et rassure les touristes ou les voyageurs: «C'est pourquoi, Paris, en dépit des ravages et outrages qu'on lui a fait subir, est toujours une ville magique. Tout en n'étant plus Paris, le nouveau paris, plus «bourgeois» est quand même toujours Paris....» Paris sera toujours Paris, air connu!

Moi aussi je pourrais y aller de mon couplet, de petits matins blêmes ou de soirées fulgurantes, d'attente à la sortie de la gare dans la file pour avoir un taxi mais à quoi bon! Même ceux qui font profession de ne pas ou de ne plus aimer Paris savent qu'ils y reviennent toujours.

Il est presque tard. La petite revient de l'école son cartable de carton bouilli sur le dos. Elle a traversé la place sur laquelle trône une fontaine wallace verte que la guerre a laissé intacte et un banc. Elle s'est achetée une sucette Pierrot Gourmand à la mercière qui, en plus de vendre des lacets et des fils de couleurs et de la dentelle, tient, dans des bocaux de confiture, des bonbons, des sucettes et de la réglisse. Elle aime beaucoup la petite qu'elle appelle «la survivante» et lui donne toujours un bonbon en plus de son modeste achat. Il lui faut remonter la rue de Ménilmontant jusqu'à Julien Lacroix et prendre ensuite les escaliers de l'ancien chemin de fer de ceinture. Un jour elle a vu une photographie non signée. Une femme revêtue d'un imperméable transparent donnait la main à une petite fille et elles traversaient une place du même quartier. Elle ne sait pas trop pourquoi la petite a reconnu sa mère et elle. Elle remonte la rue Henri Chevreau, puis la rue des Couronnes' Elle arrivera bientôt au passage Ronce où elle réside. Elle aurait pu couper au plus court mais elle n'aime pas passer par ces impasses, ces passages pourtant éclairés par les becs de gaz. Elle ne veut pas passer par le terrain vague de l'impasse Julien Lacroix là où ils se sont cachés plusieurs nuits à la fin de la guerre. De trop mauvais souvenirs envahissent son esprit. Elle hâte le pas, ne veut pas se faire gronder. Le Paris qu'elle aime c'est celui des grandes rues de son quartier : Ménilmontant, Belleville, la rue des couronnes et des places , celles où il y a des églises ou des monuments, des cinémas et des boutiques aussi, pas tellement celui où elle habite, où se terrent les immigrants et les pauvres : les ruelles, les passages, les impasses, tout ce labyrinthe, ce dédale pavés et de réverbères aux lumières violettes qui , depuis la guerre, l'ensevelit jour et nuit.